

## QUESTIONNAIRE

*Nom, prénom, date de naissance, origine sociale, milieu familial, ville et région d'activité à l'époque, scolarité et formation professionnelle. Pays ou région d'origine pour les militant.e.s étrangers/immigrés. Statut au moment de l'adhésion à la LMR : célibataire, marié.e ou en couple, enfant(s). Parcours professionnel et situation actuelle (en quelques mots).*

Mahaim Annik, 23.10.1951, franco-suisse, père médecin, mère le secondant dans son cabinet et élevant 4 enfants, Pully/Lausanne, étudiante en médecine (une année), puis en Lettres à Lausanne, célibataire et sans enfants dans les années 1970. A exercé divers métiers de plume et d'expression artistique, chanson, théâtre, journalisme. Actuellement écrivaine et animatrice d'ateliers d'écriture créative, vit au Mont sur Lausanne. Un fils.

### **AVANT TON ADHESION A LA LMR**

Je suis entrée en contact avec le trotskysme par des lectures (André Breton notamment et le Manifeste du communisme) et par une rencontre (un moniteur de camp de ski connaissant le cercle jeune de la LMR La Taupe). J'ai commencé à militer dans la cellule jeune, dans un esprit antiautoritaire accordé à mon âge (19 ans) et mon statut (étudiante dans une Université alors rigide et désuète, où les professeurs tout puissants et le conservatisme pesaient d'un poids écrasant). J'ai participé au printemps 1971 aux manifestations du CAC à Lausanne (Comité Action Cinéma) qui, parti d'une protestation contre le prix des places de cinéma, contestait la culture commerciale et réclamait un centre autonome pour les jeunes. Dans l'ensemble, mon engagement s'est fait dans une atmosphère propre à l'époque, marquée par ce cocktail, si particulier dans les années 1970, de mouvement hippie, de Mai 68, de contestation étudiante, d'aspiration à changer la vie et faire bouger les lignes de la morale, notamment sexuelle. Ce qui m'a attiré à la LMR était aussi son internationalisme et son appartenance à la IVe Internationale. J'étais horrifiée par ce que faisaient les Américains au Vietnam et sensible au thème de l'exploitation de ce que l'on appelait alors le « Tiers Monde ». L'injustice, les inégalités sociales, la xénophobie me révoltaient. Passionnée par l'histoire (qui était ma branche principale à l'Université) et avide de comprendre le monde, j'étais séduite par l'exigence intellectuelle de la LMR, la qualité de ses publications et des cours de formation qu'elle dispensait. Je n'avais à peu près aucune connexion avec le monde apprenti, ouvrier et syndicaliste et me situais implicitement du côté des « compagnons de route », artistes et intellectuels. La culture engagée et contestataire (chansons, films, poèmes, jazz et pop) a joué un rôle déterminant dans ma vie à cette époque et me semblait faire partie intégrante de l'engagement politique.

### **TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION**

J'ai milité environ deux ans dans les structures lycéennes et étudiantes, en 1970-72 (respectivement, les cercles de sympathisants de la LMR La Taupe et le CUB - Comité Uni Brèche). A mon souvenir, ils répercutaient les actions de la LMR à l'université et les gymnases (soutien aux révolutionnaires vietnamiens par exemple), exigeaient une amélioration des conditions d'étude (bourses pour les étudiant.e.s défavorisé.e.s, participation des étudiant.e.s aux décisions), ou proposaient des alternatives à l'enseignement dispensé (contre-séminaire en histoire pour développer un autre regard sur le passé que celui du professeur considéré comme « réactionnaire »). Je ne croyais pas à une révolution immédiate en Suisse, mais j'étais imprégnée d'une sorte de romantisme révolutionnaire lié à la figure de Che Guevara, à la résistance vietnamienne, aux événements de Prague qui semblaient montrer que même le bloc de l'Est bougeait. A mes yeux, c'était la planète qui était en train de changer et nous-mêmes en train de changer de mode de vie. Pendant ces années-là, mes loisirs et le militantisme se sont constamment confondus. Après une réunion de cellule, nous faisons la fête au bistrot, le lendemain d'un meeting, nous organisons un méchoui. Mes camarades étaient aussi mes ami.e.s ou mes amants, il faut dire que mon statut d'étudiante me donnait pas mal de liberté. Mes parents me fournissant un minimum d'argent à cette époque, j'aie dû tout de même constamment travailler aussi pour subvenir à mes besoins (petits boulots, alors faciles à trouver). Militer + étudier + travailler ne laissait pas beaucoup de loisirs, j'ai tout de même poursuivi une petite activité d'écriture (poèmes, chansons), en regrettant d'avoir peu de temps à y consacrer, mais à l'époque, l'engagement politique me paraissait une priorité. Mon militantisme ne m'a pas éloignée de ma famille, tolérante, affectueuse et très « tribu », mais parfois les discussions ont été chaudes lors des repas de famille ! J'ai aussi gardé mes ami.e.s d'avant la LMR. J'avais d'ailleurs des relations amicales avec les militant.e.s des autres tendances d'extrême gauche (je passais pour « non-sectaire ») et les habitant.e.s des communautés autour de Lausanne. Du coup, j'étais souvent gênée par les débats stériles entre les composantes de l'extrême gauche et la pénibilité des « comités unitaires » où les différents organisations & partis avaient un mal fou à se mettre d'accord sur une action commune. Je pense aujourd'hui que nous étions peu démocrates, peu ouverts au débat et obsédés par la défense de notre ligne politique, qui passait pour la seule correcte...

J'ai souffert de surcharge de travail et de découragement quelques années plus tard, pour des raisons que j'expose plus bas. Les cotisations étudiantes étant légères, je ne me souviens même plus de leur montant ni qu'elles aient constitué un problème.

## **FEMINISME ET MODES DE VIE**

Le gros changement en termes de mode de vie, pour moi, n'a pas été spécifiquement lié à la LMR dans ces années là, mais à l'époque en général et à ma génération en particulier : l'émergence de ce qu'on a appelé la « libération sexuelle », soit la possibilité d'avoir des relations sexuelles librement choisies avant le mariage et en bénéficiant de contraception. C'était nouveau à beaucoup d'égards, pour une jeune fille comme moi qui avait reçu une éducation catholique, au sortir des années 1950-60 encore très conservatrices sur ces sujets.

J'ai déménagé de chez mes parents fin 1969. J'ai trouvé une chambre en colocation avec une autre étudiante, puis un petit appartement bon marché où je vivais seule. A cette époque, ma vie amoureuse a été assez instable, marquée par ce qu'il est convenu d'appeler des « aventures ». En 1972, j'ai rencontré un militant d'origine étrangère avec qui je me suis « mise en ménage ». Mon compagnon a bien été accepté par ma famille, nous vivions un couple d'étudiants engagés et sans enfants qui n'avait rien de spécial, si ce n'est les différences culturelles dues à nos origines et le fait qu'il nous fallait observer des précautions particulières, en raison de la dictature qui régnait dans le pays d'origine de mon compagnon. Je n'ai vécu en communauté qu'à partir de 1975, alors que j'avais cessé de militer. Il s'agissait de communautés d'ami.e.s ou d'artistes, des gens très occupés par le militantisme ou leur activité créatrice - et non de communautés attachées à inventer de nouveaux modes de vie. J'en ai un souvenir sympa, on mettait l'argent en commun pour la nourriture, on organisait des soirées ensemble, on cuisinait à tour de rôle, il y avait beaucoup d'échanges, c'était très stimulant - mais il me semble que cela ressemblait plus à une « colocation » de jeunes du 21<sup>e</sup> siècle qu'à un projet de type phalanstère. Il y a eu certes dans ces communautés quelques conflits, mais rien de bouleversant qui ait changé ma vie personnelle... J'éprouvais pourtant beaucoup d'intérêt pour les expériences de partage des tâches ménagères ou de l'éducation des enfants, mais cela restait assez théorique, vu ma situation. J'ai assisté de l'extérieur, on peut le dire comme ça, à des expériences communautaires plus ambitieuses que traversaient des ami.e.s. Le vrai bouleversement, pour moi, est venu de l'extérieur de la LMR : du mouvement de libération des femmes.

En 1973, j'ai commencé à participer, avec plusieurs camarades femmes de la LMR, aux réunions du MLF, mouvement de libération des femmes à Lausanne. Ce mouvement, dont nous nous sommes méfiées au début, était non-mixte (n'acceptait pas les hommes), considérait que toutes les femmes avaient des intérêts communs et fonctionnait sur un mode très spontané. Nous étions dépaysées, nous les trotskystes qui étions très organisées, ne considérions pas nos camarades masculins comme nos ennemis et étions convaincues que les « bourgeoises » n'avaient pas les mêmes intérêts que les « ouvrières ». Nous partagions cependant plusieurs objectifs avec le MLF, la lutte pour la contraception et l'avortement libres et gratuits, un salaire égal pour un travail égal, la reconnaissance du travail ménager ou l'égalité des chances en matière de formation. Mes camarades et moi-même avons sans doute influencé le mouvement, entraînant une partie des militantes à participer par exemple à un mouvement mixte pour la libéralisation de l'avortement et à se situer sur un plan plus social et politique. Une autre partie des femmes du MLF est restée attirée par l'introspection, participant à des « groupes de conscience » où les femmes partageaient leurs expériences intimes, ou animant les premiers mouvements de défense des droits des lesbiennes. De cette exploration de l'intimité, qui nous a paru au premier abord narcissique et peu révolutionnaire, émergeait pourtant la possibilité nouvelle pour les femmes de dire « je », de cesser de s'oublier en se dévouant pour des causes générales et de discerner de nouvelles problématiques féminines. J'ai évolué et trouvé cela extrêmement créatif. Le côté informel du MLF, la possibilité pour les militantes d'agir par petits groupes en fonction des envies et non d'une « ligne » générale valable pour tout le monde, s'est aussi révélé très efficace. Au fil des séances, et aussi sous l'influence de nos camarades féministes de la Commission femme de la LCR (Ligue communiste révolutionnaire, notre organisation-soeur en France, qui avait quelques longueurs d'avance sur nous), nous avons commencé à constater que le machisme n'était pas absent de notre organisation : la parole, les décisions et les responsabilités majoritairement aux mains des camarades masculins, les problèmes « de bonne femme » minimisés (par exemple ceux des mères de famille ayant du mal à concilier séances et enfants), les camarades comptant sur une épouse ne faisant pas de politique pour faire tourner le foyer, les revendications féministes oubliées dans le travail syndical, etc. Il s'agissait donc aussi bien de mener une action féministe en direction de la société que dans la LMR elle-même. En 1974 et 1975, j'ai pris, avec quatre ou cinq camarades féminines, des responsabilités au niveau national dans une Commission femme, allant notamment visiter les différentes sections de la LMR pour les gagner à la cause féministe. Nous avons été bien accueillies en surface, mais les choses ne bougeaient pas forcément...

## **REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE**

J'ai toujours été très intéressée et touchée par la situation internationale et considéré la LMR comme une section de la IVe Internationale. En été 1972, j'ai bénéficié d'une petite bourse qui m'a permis d'aller séjourner trois mois en Allemagne pour améliorer mon allemand, une de mes branches de licence. J'ai vécu à Hambourg, hébergée au fil des semaines par différent.e.s camarades de la section locale de la IVe Internationale, en participant à leurs séances et à leur vie politique. C'était passionnant et en même temps, je me souviens que je n'étais pas dépaysée : leurs discours, leurs façons de fonctionner, leurs modes de vie m'étaient tout à fait familiers malgré les spécificités nationales. Même chose, quelques années plus tard, avec les camarades femmes des organisations-soeurs de la IVe Internationale. « La quatre »,

comme on disait, je l'ai vécue comme une réalité évidente, concrète.

J'ai énormément lu à cette période, ainsi que suivi les « cours de formation » et meetings que diffusait l'organisation, au point que je peux considérer la LMR/IVe Internationale comme une « deuxième université ». Je me situais clairement aussi, il faut le dire, comme une « compagne de route » intellectuelle/artiste et c'est sur ce terrain que je pensais pouvoir apporter une contribution. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait, en écrivant et en élaborant sur la question « femmes/révolution » : brochures et publications militantes, mais aussi études et publications autour de l'histoire des problématiques féminines et du mouvement ouvrier.

Déjà à l'époque et encore plus maintenant, je trouvais notre langage souvent abscons et peu compréhensible pour « les masses » que nous voulions toucher, et j'en étais gênée. Aujourd'hui je trouve que nous usions d'un jargon franchement revêche !

Je ne sais pas si j'avais l'impression de pouvoir vivre la fin du capitalisme à relatif court terme, en tout cas la planète semblait beaucoup bouger dans les années 1970, disons que des possibles paraissaient s'esquisser - mais je pensais que la Suisse resterait bonne dernière dans un processus de changement...

J'acceptais en théorie la notion de violence révolutionnaire telle que défendue par la LMR et la IVe Internationale : la lutte armée me paraissait nécessaire dans certains contextes politiques, notamment en Amérique latine. Je ne voyais pas comment des révolutionnaires désarmés auraient pu tenir tête à une dictature sanglante, prête à tout. J'avais en tête les préceptes léninistes, la révolution bolchevique, l'action des résistants.e.s français durant l'Occupation, le parcours de Che Guevara, etc. Mais cela restait extrêmement abstrait en Suisse... j'étais consciente que c'était bien différent pour nos camarades confrontés à la réalité d'une oppression brutale et au besoin de se défendre. Je n'ai jamais eu d'attirance pour la violence physique dans les manifs : au contraire elle m'effraie. Je n'ai pas été fascinée par les déviances terroristes de la bande à Baader, des Brigades rouges ou des commandos palestiniens (même j'avais une certaine compréhension pour leur cause - mais pas pour leurs méthodes - à l'époque). J'ai appris quelques années après mon séjour à Hambourg qu'un des camarades que j'avais côtoyé là-bas (je me souviens mal de lui, plutôt une silhouette dans les réunions, je n'avais pas eu de contacts notables avec lui) avait rejoint la bande à Baader et j'en ai été choquée. Je voyais cette évolution comme une impasse suicidaire et morbide et j'étais horrifiée que quelqu'un de « chez nous » ait pu être tenté par le terrorisme.

Durant ces années, j'ai énormément milité, eu des séances pratiquement tous les soirs, beaucoup lu, beaucoup écrit. Et j'en suis sortie épuisée (ce qui m'étonne le plus aujourd'hui, c'est que j'aie réussi à finir mes études et passer mes examens...) Epuisée et aussi de plus en plus critique envers la LMR, dont je commençais à trouver le discours dogmatique et les structures rigides. J'étais particulièrement gênée par l'arrogance avec laquelle nous considérions tout ce qui était en dehors de l'organisation, notre façon de nous autoproclamer « avant-garde », notre difficulté à agir avec les autres formations de gauche. J'en suis venue, avec un camarade actif dans les comités de soldats, à écrire un texte de tendance (un droit formalisé dans l'organisation) à l'intention de la section de Lausanne, exprimant la crainte que la LMR n'instrumentalise les mouvements dans lesquels elle intervenait et ne stérilise leur richesse et leur créativité. Ce texte n'ayant ni donné lieu à une vraie discussion ni ayant eu le moindre effet, je me suis sentie découragée. J'étais aussi agacée par l'écho insuffisant que rencontraient les problématiques féministes, à mon avis, dans la LMR. A ce moment, en 1975, on sentait aussi très fort, à mon souvenir, que la vague porteuse était en train de retomber, tant sur le plan national qu'international. J'ai pris un « congé politique » pour terminer mon mémoire de licence et ne suis jamais revenue dans l'organisation, bien que mes camarades femmes aient tenté de me retenir.

La seule répression tangible que j'aie subie à l'époque a consisté en convocations de police pour répondre de ma participation à des manifestations interdites, assorties d'amendes (que la LMR a payées). Par contre, ma « fiche fédérale de police », découverte en 1990, a été abondamment fournie. Au moment où je commençais un parcours professionnel, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, j'ai essuyé quelques refus d'employeurs qui ont constitué des déceptions. Je ne saurai jamais si tel ou tel employeur a refusé ma candidature à cause du flicage que nous avions subi ou parce qu'il avait eu vent de mon engagement politique : bien sûr, cela n'était jamais dit, on vous répondait seulement qu'on avait choisi un autre candidat.

## **LE PSO ET LA PROLETARISATION**

Je n'ai pas suivi cette évolution, puisque je n'étais plus dans l'organisation, mais je suis à peu près certaine que je n'y aurais pas adhéré : je me sentais à ma place en tant qu'intellectuelle militante, c'est justement cette ouverture qui me plaisait dans le trotskisme, et l'idée d'aller travailler en usine me serait sans doute apparue comme une sorte d'exil incompatible avec ce que j'étais. Dès la deuxième moitié des années 1970, j'ai arrêté de lire les publications et de suivre les actions du PSO, en partie parce que j'ai passé plusieurs années à cette époque à Paris, en partie parce que j'avais l'impression d'avoir absorbé une sorte d'« overdose » de discours militants...

Il m'a semblé poursuivre mon engagement par d'autres moyens, notamment artistiques (chanson, puis activité littéraire). J'ai fini par retrouver, sur le tard, dans la trentaine, une insertion « normale » dans la société avec un travail de journaliste que j'ai mené en parallèle avec l'écriture, puis en donnant naissance à un fils. Ma période militante n'a pas disparu pour autant de ma conscience et je ne la considère pas comme une parenthèse, mais comme un élément constitutif de mon évolution et de mon identité. Je me suis syndiquée, j'ai été active notamment dans des commissions femmes dans les différentes entreprises médiatiques où j'ai travaillé. J'ai également adhéré au « Groupe d'Oltén », une association d'écrivain.e.s qui se situait alors explicitement à gauche.

### **A POSTERIORI...**

Le trotskisme « revisité » (en particulier par Ernest Mandel) m'a énormément marquée en termes de conception du monde et je reste fidèle à pas mal de nos idées, en tout cas en ce qui concerne notre analyse du capitalisme, dont je trouve que les effets désastreux sur l'humain, les sociétés et l'environnement n'ont hélas fait que s'amplifier dans la période ultralibérale de ces dernières trente années.

Par contre, je me sens critique devant le léninisme et notre façon d'envisager une révolution. La participation à des ateliers de communication non violente (selon Mashall Rosenberg), des contacts avec des milieux anarchistes ou des groupes pratiquant la démocratie participative et citoyenne ont fortement fait évoluer ma façon d'imaginer une action politique qui puisse « changer le monde ». Il me paraît qu'il faut aussi faire évoluer l'humain et la qualité des relations qu'il/elle entretient avec ses semblables... Ce que la LMR a fait de mieux dans le domaine concret, à mes yeux d'aujourd'hui, se situe dans les domaines de l'élaboration en matière de sciences humaines, de l'écologie et du féminisme (il faut dire que le reste des activités de la LMR m'est moins connu et il m'est difficile de m'en faire une idée de type « bilan »). Dans les domaines que je viens de citer, je trouve que nous avons laissé une vraie trace et fait évoluer la société, avec les autres acteurs présents sur ces questions, et j'en suis fière. Pour ma part, je me mobilise parfois pour des causes qui me touchent, surtout dans le domaine de l'écologie, de l'humanitaire et des droits des femmes (pétitions, manifestations, activités communales, réseaux locaux), mais je me sens extrêmement inquiète devant la situation de la planète. Je trouve la jeune militante que j'étais plutôt naïve...

Mon activité actuelle principale est l'écriture, en tant que romancière et nouvelliste. Je viens de témoigner de mon parcours militant dans un livre intitulé « Radieuse matinée- une traversée des années 1970 à Lausanne », dont l'écriture a débuté en 2008, indépendamment et avant que germe l'idée de recueillir les témoignages des militant.e.s de la LMR. Ce livre est à paraître au moment où j'écris ces lignes aux éditions de l'Aire à Vevey au printemps 2016. Il prend une forme autobiographique (centré sur le vécu d'un « je ») avec les moyens de la littérature et ne constitue pas essentiellement un essai politico-historique, même s'il fait quelques incursions dans ce registre.

Autres publications liées à cette période de ma vie :

- *Femmes : de l'oppression à la révolution* (50 pages), brochure de la LMR non datée, probablement 1974, Lausanne, Cedips;
- *Femmes et mouvement ouvrier, Allemagne d'avant 1914, Révolution russe, Révolution espagnole*, ouvrage collectif signé Annik Mahaim, Alix Holt et Jaqueline Heinen, 1979, Paris, éditions La Brèche. La partie concernant l'Allemagne, que j'ai rédigée, est issue de mon travail de mémoire ;
- *Les femmes dans les syndicats*, article publié dans l'ouvrage collectif *Un siècle d'Union syndicale suisse*, Ursula Gaillard et Annik Mahaim, 1980, Fribourg, Office du livre ;
- *Retards de règles, attitudes devant le contrôle des naissances et l'avortement en Suisse du début du siècle aux années vingt*, Ursula Gaillard et Annik Mahaim, 1983, Lausanne, Editions d'En bas.

Mes réponses peuvent être publiées avec indication de mon identité (une croix après la réponse adéquate):

INDIFFERENT

Le Mont sur Lausanne, janvier 2016